

## LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 17 JANVIER 1880.

## CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Gravbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT &amp; Cie

Boite 2144 P. O. Montréal.

## Correspondance de Ladebauche.

Washington, 12 Janvier 1880.

Mon cher Vrai Canard,

Depuis que nos ministres bas canadiens se sont mis à délibérer en latin de cuisine j'ai "lôfé" pendant quelques jours dans les rues Montréal. Naturellement je "wattchais" de près les gros "bon-mœurs" de la politique. Lorsque je m'adonnais à en rencontrer un, vite j'essayais de lui tirer les vers du nez. J'ai réussi comme ça à apprendre que monsieur Joseph Perrault voulait vendre notre chantier aux gens de l'Amérique. Je te garantis qu'il n'y va pas de main morte. Il parle déjà de sortir une gazotte qui paraîtra tous les mois. Ça s'appellera *l'Emancipation Coloniale*.

J'avais reçu une invitation pour aller au dîner de Chapleau au Windsor, mais comme on me disait que ce serait une petite popotte où chacun paierait pour sa boisson, je me suis décidé à aller en Amérique pour savoir le long et le court sur la riggin de Perrault.

Lorsqu'on voyage dans les États il n'est pas besoin de se stocker comme quand on va chez Mame Victoire ou chez son gendre M. Delorme.

Les Yankees n'aiment pas le "staille" anglais parce qu'ils sont des gens sans cérémonie et ils ne veulent pas que leurs amis se gênent avec eux.

Je prends les chars à la station Bonaventure avec un ticket de seconde classe d'ici à St. Jean. Passé St. Jean, ce n'est plus la même chose, on ne connaît pas de seconde classe, chacun est aussi boss que son voisin pourvu qu'il soit un peu coppé!

Je ne m'arrêtai pas longtemps à New-York parce que là on est toujours sûr de rencontrer des canadiens dans la dèche capables de succer jusqu'à notre dernier écu.

Je ne fis que coucher à l'Hotel St. Charles et le lendemain matin au petit jour je filais sur la route de Philadelphie.

De Philadelphie je roulai de suite vers Washington où je devais aller faire visite à monsieur Hayes le président, afin de lui donner des explications sur ce que Perrault allait lui proposer.

Le voyage ne fut pas long. Les chars vont aussi vite que les billots lorsqu'ils sautent la cave des rapides de Lachine.

Rendu à Washington, je me suis fait mener tout drette à la Maison Blanche, c'est ainsi qu'on appelle la boutique de Hayes.

Un nègre de six pieds, vint m'ouvrir la porte. Tous les domestiques sont des nègres chez monsieur Hayes.

On me dit que le président était engagé et je dis que j'avais le temps et que je l'attendrais.

Je croquai le marmot pendant une bonne demi-heure, et à la fin on me dit que je pouvais entrer.

Monsieur me demanda d'abord comment je m'appellais et ce qui m'attirait à la Maison Blanche.

Je lui dis que mon nom était Ladebauche, que j'étais canayen pur sang et que je roulais un peu partout dans l'intérêt de mon pays.

Hayes me dit qu'il ne comprenait pas le français. Je lui répondis qu'il n'était pas nécessaire de savoir le français pour comprendre la langue des canayens.

J'avais appris un peu d'anglais dans les petites écoles et je me décidai à parler la langue des Yankees.

Je pris la parole comme suit: My name is Ladebauche, I come de la Bord à Plouffe. Me rester long, very long dans les shanties. Me come see about a big thing. Business no go in Canada. Protection no bonne for the canayens. We payer trop cher for every thing. The government ho tax de sucre, de coffy, all de stuff of yankees and of Angleterre. The poor ouvrier ho have no work. Bad boys in our goverment. They empocher all the money, make big dinners, bum all the time like gentiman, tiré à quatre épinglez, you know, pulled at four pins. We always payer. Mister Delorme is big boss, come from vieux pays, awful dear for outretien. Pay him big piles money. Cant suffer that long time before sine. Mister Perrault come and ax you take Canada and all the boutique.

HAYES.—What de you mean, M. Ladebauche? You are not satisfied with your government. Do you want to sell your country?

LADEBAUCHE.—Not a bit, but Mister Perrault, he wants mancipate us and annex us to your country. What you think of our Canada? You make good bargain if you get us.

HAYES.—Is your country very rich?

LADEBAUCHE.—Not a bit. We owe \$234,000,000. We have big run roads, cost very dear. Big factories of bottles sauvages, mocassins, and souliers de bon. Canadians make good work always garanti.

HAYES.—Do the French Canadians pull well together?

LADEBAUCHE.—They no pull at all. All divided in two, los rouges et les bleus.

HAYES.—Rouges et bleus! What do you mean?

LADEBAUCHE.—Mine, les bleus conservateurs have bonne mine, les rouges no mine at all. Rouges no bonne catholiques, les bleus all

saint angels, plus catholic than the Pape.

HAYES.—Who are the strougest the Rouges or the Bleus?

LADEBAUCHE.—It is the Blous comme de raison. They are big handle, gros manche, you know at Ottawa and Quebec. Do all they like, make money like fun.;

HAYES.—If Canada is a catholic country, annexation will not work on account of the public schools?

LADEBAUCHE.—Never mind that question. French Canadians we dont go schori at all. That's a small affair for us.

HAYES.—Well, have you good men you could send to Congress.

LADEBAUCHE.—Good men! je penserais. I think so. We got Chapleau, good speaker can talk a man to death. Langevin good for pocket money, can take \$32,000 at a time. We got good runroad men also. Sénécal he can run a road just as well as Vanderbilts, Got good manufacturers of boots and shoes Bresse at Quebec and Boivin at Montreal. Those are men who can protect us and protect themselves.

HAYES.—All right, I will think about that.

LADEBAUCHE.—Good day, sir, give my compliments to Madame Hayes. I will come back again.

Ainsi finit ma première entrevue avec le président Hayes.

Tout à toi,

LADEBAUCHE

## AU CONSEIL EXECUTIF.

Mercredi dernier les membres du gouvernement local se sont réunis à Québec.

Ecoutons les délibérations de nos grands hommes:

CHAPLEAU.—Tout le monde est sur le pont. Commençons. Voyons, monsieur le secrétaire, quel est le "bill of fare" pour aujourd'hui. Tâchez que ça soit pas bien long, car vous savez que j'arrive de Montréal où les Anglais m'ont servi un fricot numéro un. Vive les gros de Montréal pour bien faire les choses!

PAQUET.—Oui, vous avez raison. Nous avons rigolé à ontro goût. Moi, je me suis tenu steady pendant tout le dîner. J'ai pensionné tout le temps au Windsor. Ça c'est une bonne maison de pension. Il y a rien pour battre le "chiard" que l'on y fait. Il a toujours un petit goût de revencz-y.

CHAPLEAU.—Bon, bon. Avidez-moi le programme de la séance.

PAQUET.—Il s'agit en commençant de s'occuper de cinq ou six cent lettres de gens qui demandent des places.

Le secrétaire vido une grosse poche de lettres sur la table.

CHAPLEAU.—Eh boutique! qu'atlons-nous devenir? Tous ces gail-lards-là demandent des places sur le chemin de fer du Nord. Je comprends la chose. Nos amis savent que demain nous prendrons possession de la route et ils pensent que nous allons les mettre à la crèche immédiatement. Comment faire? Si je mets des "toxons" sur les trains, on court le risque de se fai-

pût attacher la corde. La corde à lingo de madame Beauchiard était trop vieille et trop pourrie pour pouvoir être utile dans une pendaison bien réussie.

L'idée lui vint de se flamber la cervelle d'un coup d'arme à feu. Il chercha son revolver.

Impossible de le trouver.

Il se rappela de l'avoir prêté à un conducteur irlandais orangiste qui s'exorçait au tir en attendant le 12 Juillet.

Il ne restait plus à Cléophas qu'à courir au poison. Mais il est difficile de ce procurer à Montréal un de ces agents de destruction.

Un pharmacien ne lui vendrait pas un poison sans un certificat de médecin:

Cléophas commençait à désespérer de son suicide lorsqu'une idée lumineuse lui traversa le cerveau.

Il venait de voir sur son chandelier un quantité assez considérable de vert-de-gris, un carbonate de cuivre hydraté.

Il ouvrit son canif, et détacha le suif empoisonné qui adhérait à la tige du chandelier et le déposa sur le bout de sa table.

Ce poison métallique étant très désagréable au palais et pouvant occasionner des nausées, lui inspira de la répugnance.

Ce genre de mort lui parut prosaïque. Il renonça au vert-de-gris.

Il se promena de nouveau dans son appartement la tête basse et les deux mains dans les poches de son pantalon.

Il se dit: y a des imites à se faire mourir d'une manière aussi écœurante. J'ai autant acquête de prendre une autre espèce de poison.

Il ouvrit le tiroir de son secrétaire et en retira une petite clé avec laquelle il ouvrit une armoire à placard placée dans la muraille.

En arrière d'un paquet de linge sale il trouva une bouteille de trois demiards aux trois quarts remplie d'un liquide à couleur d'ambre.

Il déposa la bouteille sur la table. Il versa une roquille du liquide dans un verre crasseux et le contempla pendant quelques secondes. Ça, s'écria-t-il, ça c'est de la poison qui tue son homme coq.

La bouteille fatale portait une étiquette avec l'inscription suivante: "Old Rye Whiskey from Charles Meunier, Grocer."

Cléophas prit le verre à moitié plein et sans trembler le porta à ses lèvres.

L'effet du toxique fut très-lent. Cléophas prit une dose additionnelle.

La mort ne vint pas encore.

Il se versa une troisième rasado.

La tête commença à lui tourner.

Il lui semblait que les meubles de sa chambrette dansaient une sarabande fantastique. Un nuage lui voila les yeux et il tomba dans une douce somnolence.

Il avait dormi pendant environ une heure lorsqu'il entendit frapper à sa porte.

Basilisse, la vieille servante de la maison, lui donna deux lettres qu'elle venait de recevoir du facteur.

L'une des missives portait le timbre de Montréal et l'autre celui de Québec.—A continuer.